

En temps réel. Notes sur la nouvelle expressivité de la lenteur

Rosanna Gangemi

Number 102, June–October 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72271ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

2368-030X (print)

2368-0318 (digital)

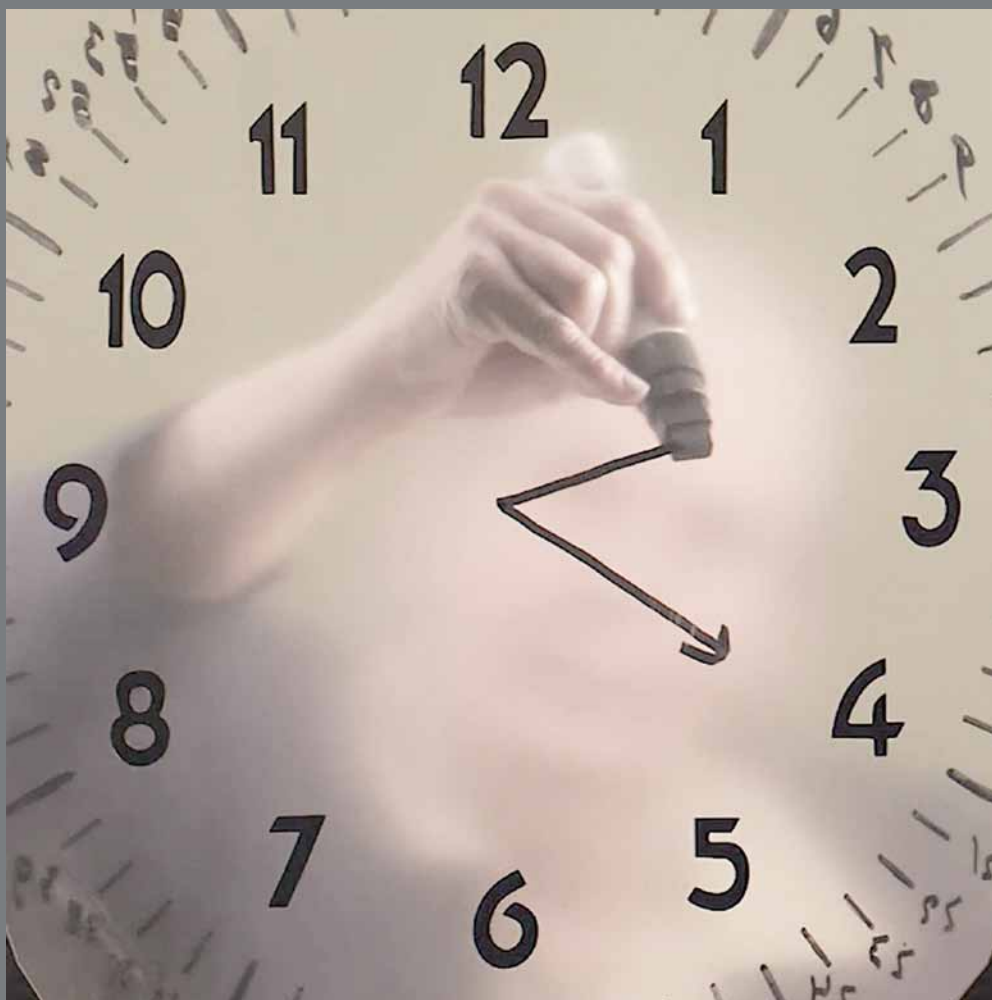
[Explore this journal](#)

Cite this article

Gangemi, R. (2014). En temps réel. Notes sur la nouvelle expressivité de la lenteur. *ETC MEDIA*, (102), 34–40.



mounir fatmi, *Sleep Al Naim*, 2005-2012. 6 heures, HD, n/b, stéréo.
Avec l'aimable autorisation de mounir fatmi et Yvon Lambert, Paris.



Maarten Baas, *Grandmother clock*
(détail), 2013.
Avec l'aimable autorisation de la
Carpenters Workshop Gallery.

« *After the Old Testament, we have no new stories. Movie stories are not new and that's the reason why we think, "Ok, the story's only a part of the movie."* »¹

Dans notre société, les êtres lents, comme le disait Pierre Sansot, n'ont pas bonne réputation². Condamnés à nous précipiter frénétiquement vers nulle part, nous sommes contaminés, malades d'hypervitesse, le syndrome dominant du XXI^e siècle d'après Thomas Hylland Eriksen, qui a consacré au tourbillon frénétique qui emporte tous les aspects de notre vie un essai marquant³. Pour l'anthropologue norvégien, notre époque est celle où les activités dites rapides cannibalisent les lentes (famille, lecture, vie privée). Pourtant, l'accélération, en permettant d'accomplir plus de tâches en moins de temps, devrait en principe libérer des ressources de temps supplémentaire pour les individus. Chacun sait qu'il n'en est rien. Les rythmes sociaux de la vie contemporaine tendent à instaurer l'urgence comme une temporalité ordinaire et une réalité historique et sociale, au sens durkheimien que Christophe Bouton donne à ce terme⁴. Assez de faire de la vitesse le symbole de l'innovation, de la réussite – la course à la productivité – et du bonheur. À l'encontre d'un monde de perpétuel empressement – comme nous avait prévenus Paul Virilio⁵, et bien avant, Eugène Minkowski avec ses réflexions sur la perte du contact vital avec la réalité⁶ –, qui essaie d'échapper ainsi à la peur sécularisée de la mort, aujourd'hui, en regardant de plus près, et contre tout catastrophisme annoncé, une grandissante tendance vers une quête de *slowness* prend forme. Une ambitieuse reconquête du goût de la lenteur, revers esthétique de la patience, moteur de liberté contre toute mystique de la vitesse – comme suggéré avec son habituelle délicatesse par Luis Sepúlveda dans son dernier conte pour « petits hommes »⁷ –, qui passe aussi par certaines pratiques d'artistes et d'auteurs assez récents. Plus spécifiquement, certaines expériences esthétiques ainsi que des phénomènes médiatiques qui déplacent et reconfigurent des signifiants culturels afin de créer un champ d'inaction, comme on pourrait le définir, où il se passe quand même quelque chose à la nature profondément réelle, authentique, dans la forme comme dans la substance. Cela incarne un intérêt renouvelé pour le « réel » de la part de la pensée philosophique des dernières années⁸, qui a démenti deux des dogmes majeurs de la tradition philosophique postmoderne⁹. Ces transformations, qui engendrent une radicalité dans la fruition un brin provocatrice, ne se manifestent, en toute cohérence, que doucement; c'est pourquoi les arts du temps comme la vidéo et la performance ont une relation privilégiée avec la lenteur. Circonscrire ce qui peut se définir de plus en plus comme un phénomène peut nous conduire vers une sélection restreinte de propo-

sitions où le temps est perçu dans son immanence, sans changement de vitesse, sans coupures, sans *loops* : la réalité mise à nue, telle qu'elle est, ou comme elle pourrait vraisemblablement être.

Lenteur rime bien avec relâche, abandon, sommeil. La figure paradigmatique du dormeur, à l'abri de tout, exposé à tout, est au fait le sujet d'un travail de Mounir Fatmi qui n'a pas manqué d'être censuré, *Sleep-Al Naïm*, référence directe à l'iconographie des six heures ou presque de sommeil du poète John Giorno dans *Sleep* (1963)¹⁰ – qui donne l'illusion d'un long plan-séquence –, d'Andy Warhol, lequel, farceur, a pu rire de ces films qui permettaient de s'absenter et de revenir sans, la plupart du temps, avoir à craindre de rater grand-chose.

Commencée en 2005, *Sleep Al Naïm* est une œuvre de fiction en noir et blanc montrant un homme qui dort paisiblement, son torse nu se soulevant et s'abaissant au rythme de sa respiration. Après avoir tenté en vain d'entrer en contact avec lui, Fatmi a choisi de représenter Salman Rushdie à travers une image virtuelle. Compte tenu des menaces qui pèsent sur sa vie depuis des années, le repos de l'écrivain se manifeste comme une nécessaire perte de contrôle : plonger dans le sommeil, malgré la vulnérabilité à laquelle il s'expose, reste une manière de se mettre en état de détente. L'artiste marocain a voulu associer sa propre respiration au corps de Rushdie – c'est en fait Fatmi qu'on entend dormir réellement pendant six heures –, en faisant un montage sonore directement sur l'animation 3D du corps de l'écrivain¹¹.

Toujours à notre époque, une autre fameuse dormeuse, mais en direct et dans des temples de l'art, a été Tilda Swinton. Sa performance au MoMa, dans une cage de verre où elle dormait pendant plus de six heures d'affilée, est un défi au tabou de la mort¹². La durée prévue de *The Maybe* était inconnue même des employés du musée. Il n'y avait pas de programme publié pour ses performances ni de déclaration de l'artiste ou du musée en dehors de cette mise en contexte. On pouvait avoir la chance de la voir dormir, sans interruption.

Confronté à des expériences visuelles de ce genre, le spectateur ne sait pas s'il va se passer quelque chose – il est possible qu'il l'espère bien¹³, et probablement, il ne se passera rien, mais il regarde tout de même, observe, et parfois il se contente de contempler. Et, d'emblée, quelque chose d'épatant peut arriver et mettre fin à la vision, comme pour le récompenser d'une patience dont il a perdu l'habitude : c'est le cas de *Don't Touch* (2012), une vidéo de moins de deux minutes de la jeune artiste finlandaise Maija Saksman, où l'une des trois figures féminines assises, inertes, tournant le dos à la caméra fixe, est touchée par un bras qui s'approche doucement. Au moment du contact, un cri effrayant se fait entendre. Le spectateur sursaute, mais les personnages féminins restent immobiles.

Différemment, chez l'artiste hollandais Maarten Baas, il se passe quelque chose là où normalement, on ne s'y attendrait pas : à l'intérieur d'une horloge. Baas bouscule joyeusement les limites du design pour remettre constamment en question notre relation avec les objets. Dans *Real Time* (2009), il présente trois vidéos ayant « marqué le temps », en profitant des avancées technologiques qui permettent de filmer pendant douze ou vingt-quatre heures sans interruption : le *Grandfather Clock*, une horloge dont l'écran est une vidéo de douze heures mettant en scène un acteur indiquant l'heure, qui efface et redessine les aiguilles chaque minute; le *Sweepers Clock*, qui voit deux ouvriers balayer, à mesure du temps qui passe, des déchets formant deux aiguilles immenses; *Analog Digital Clock*, qui montre une personne essuyant ou recouvrant des éléments géométriques transparents, qui dessinent des chiffres digitaux donnant l'heure exacte. En 2013, les *clock-movies* ont été intégrées par le *Grandmother Clock*, qui propose la performance enregistrée d'une vraie grand-mère en action. Entre-temps, la série a été adaptée pour différents supports médiatiques (horloge franc-comtoise, Blu-Ray, iPhone, etc.).

Plus récemment, l'artiste bulgare Ivan Moudov, connu pour ses actions artistiques parfois illégales qui bravent, souvent avec un grand sens de la dérision, les conventions sociales, l'autorité du pouvoir et son appropriation avec l'autorité du travail artistique, a mené ce même concept encore plus loin. En 2012, il proposait *Performing Time*, une vidéo installation où il pousse lui-même les aiguilles, debout, en accord avec son propre sentiment du temps qui passe, pendant vingt-trois heures et quinze minutes ininterrompues.

Ces propositions artistiques font pendant avec des formes esthétiques qui ont marqué les spectateurs de certaines chaînes publiques européennes à l'esprit plus avant-gardiste. À l'origine, l'univers ludique des moutons inventés par Hélène Guetary en 1993 pour la chaîne franco-allemande « Arte » : en fin de programme, des acteurs jouaient indéfiniment à saute-mouton pour bercer ainsi les noctambules dans une somnolence assurée. Disparus au début de 1995, ils reviendront à l'antenne le premier janvier 1998, avec pour mission de décompter les jours jusqu'à l'an 2000. Plus récemment, c'est encore une fois en Norvège qu'on essaie de donner du temps au temps, cette fois à travers la télévision. La chaîne publique RNK offre des programmes ultralongs diffusant des contenus ultralents, anodins, le tout en temps réel. Des exécutions visuelles en tempo *adagio*, qui est aussi parfois décliné en *maestoso*. Le médium télé, défini par la vitesse et le vacarme, prend son temps et trouve ainsi son incarnation la plus radicale : une télé-réalité au sens premier du terme, puisqu'on peut y suivre la traversée d'un paquebot dans les fjords (134 heures) ou un feu qui crépite dans la cheminée (trois heures). Avec un début et une fin bien précis mais à l'apparente





Tilda Swinton, *The Maybe*, performance au MoMA (New York), 2013.
Avec l'aimable autorisation de l'artiste. Photo : Sandro Kopp.



Marten Baas, *Black MR Tielmans*.
Horloge grand-père noire.
Collection et avec l'aimable autorisation de l'artiste.

inconsistance narrative, c'est le lâcher-prise vital, le grand retour de la contemplation, et peut-être aussi une pénétration de la mémoire qui donne envie de relire Milan Kundera¹⁴. Des formes d'authenticité qui passent aussi par la recherche de morceaux d'imaginaire qui, par leur apparente banalité, souvent nous échappent.

À la fois productrice du temps qui passe et parcelle d'éternité, la « télévision lente, mais noble », d'après la définition de la directrice de la chaîne, Lise May Spissøy, débute en 2009. À l'occasion du centenaire de la ligne ferroviaire qui relie Bergen et Oslo en traversant des paysages époustouflants, le périple est retransmis à l'aide de caméras embarquées et d'images d'archives pour occuper l'antenne pendant les traversées des tunnels. Le succès est inespéré : environ 1,2 million de personnes, près d'un quart de la population norvégienne, suivront au moins une partie du voyage de sept heures et seize minutes sur NRK2. Originale, simple à mettre en œuvre, bon marché, la proposition séduit la direction du groupe audiovisuel public qui, affranchi des contraintes pesant sur les chaînes commerciales, décide de se permettre ce genre d'expérimentation sur l'un de ses deux canaux nationaux. À côté des grands voyages depuis chez soi, la NRK produit des émissions de téléscargot thématique explorant la pêche au saumon, l'art du feu de bois ou encore le tricot sous toutes les facettes. À une longue séquence consacrée aux paroles d'experts succède une deuxième séquence, encore plus longue, de mise en pratique en temps réel. Début novembre, la NRK a ainsi disséqué la confection d'un pull-over en huit heures et trente-cinq minutes, de la tonte du mouton à la dernière maille. Au-delà du goût pour la prouesse artisanale, la *slow tv* établit de véritables « îlots de décélération¹⁵ ». Cependant, preuve que l'urgence de lenteur n'est pas la même partout, aux États-Unis, le parcours de l'express côtier a été réduit à un programme... d'une heure.

Mais dans un pays où la redécouverte de la lenteur passe aussi par des expériences singulières qui entrecroisent l'art et l'hôtellerie – l'hôtel *The Thief*, à Oslo, a remplacé son offre de *porn-on-demand* par de la *video-art-on-demand* –, la NRK a d'autres projets dans ses cartons, comme un programme sur le temps disséquant la fabrication d'une horloge (en 2006, l'artiste turc Ali Kazma nous avait montré sa réparation avec ses *Obstructions*), puis en filmant le temps qui s'écoule. Baas et Moudov sont avertis...

Rosanna Gangemi

theguardian.com/film/2003/apr/19/artsfeatures. Le journaliste écrit : « *For the director of Werckmeister Harmonies, the biggest part of the movie is time. [...] as the camera watches Valuska and Eszter for minutes on end as they walk silently down a street before heading off in different directions, Tarr is turning cinema's most abused dimension into its most effective tool.* »

2 Pierre Sansot, *Du bon usage de la lenteur*, Payot, Paris, 1998.

3 Thomas Hylland Eriksen, *Tyranny of the Moment. Fast and Slow Time in the Information Age*, Pluto Press, London, 2001.

4 Christophe Bouton, *Le Temps de l'urgence*, Le Bord de l'eau, Lormont, 2013.

5 Entre autres, *Paul Virilio, Vitesse et Politique. Essai de dromologie*, Éditions Galilée, Paris, 1977.

6 Eugène Minkowski, *Le Temps vécu. Études phénoménologiques et psychopathologiques*, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1933 : « La technique, par ses découvertes, cherche à vaincre le temps et l'espace. Trop heureux de bénéficier des progrès qu'elle ne cesse de réaliser à ce point de vue, nous ne pouvons pas ne pas lui en savoir gré. Pourtant ce sentiment de gratitude reste incomplet. Bien souvent nous nous sentons envahis par une lassitude profonde, comme si le rythme de la vie, créé ainsi, nous faisait violence. C'est que ce progrès s'effectue au détriment d'autres valeurs essentielles. Aller vite ne nous suffit point. [...] Nous sentons gronder en nous la révolte [...]. »

7 Luis Sepúlveda, *Storia di una lumaca che scopri l'importanza della lentezza*, Guanda, Parma, 2013. Faire l'éloge de la lenteur tout en la pratiquant peut devenir une forme de résistance civile. Comme le démontre sur le front de l'alimentation le mouvement *Slow Food*, dont le fondateur Carlo Petrini a publié en 2013, avec Giunti-Slow Food, *Cibo e libertà – Slow Food: storie di gastronomia per la liberazione*.

8 Un texte surtout : Maurizio Ferraris, *Manifesto del nuovo realismo*, Laterza, Roma-Bari, 2012. La réaction réaliste, selon le philosophe turinois, a regagné du terrain avec le nouveau siècle.

9 Maurizio Ferraris, *ibid.* : « [...] que toute la réalité soit socialement construite et infiniment manipulable, et que la vérité soit une notion inutile car la solidarité est plus importante que l'objectivité [...] » (ma traduction).

10 Une des premières expérimentations de Warhol dans la réalisation cinématographique, *Sleep* a été conçu comme un « anti-film ». Warhol étendra cette technique à son film suivant, *Empire*, huit heures.

11 Ironie de l'histoire, une fois le film achevé en 2012, les deux hommes se sont connus à Bruxelles. À l'issue de cette rencontre, Fatmi a eu le projet de préparer une longue entrevue avec l'écrivain pour la publication d'un livre, *Sleep*.

12 La performance naît en 1995 pour la Serpentine Gallery de Londres comme un « *memento mori* », après la mort de son ami Derek Jarman, et est repropagée au MoMa en 2013, à la suite du décès de la mère de l'actrice.

13 Explicative, à ce propos, une scène du dernier film de Spike Jonze, *Her*, où Amy Adams montre son travail vidéo représentant sa mère dormant. Le mari, déçu, lui demande s'il se passera donc quelque chose...

14 Milan Kundera, *La lenteur*, Gallimard, Paris, 1995 : « Il y a un lien secret entre la lenteur et la mémoire, entre la vitesse et l'oubli. [...] Dans la mathématique existentielle, cette expérience prend la forme de deux équations élémentaires : le degré de la lenteur est directement proportionnel à l'intensité de la mémoire ; le degré de la vitesse est directement proportionnel à l'intensité de l'oubli. »

15 Hartmut Rosa, *Accélération. Une critique sociale du temps*, La Découverte, Paris, 2010.

1 Béla Tarr, cité le 19 avril 2003 dans l'article de Richard Williams sur le site de *The Guardian*, <http://www.theguardian.com/film/2003/apr/19/artsfeatures>.